

Zeitschrift: Bulletin de la Société pédagogique genevoise
Herausgeber: Société pédagogique genevoise
Band: - (1904)
Heft: 5

Artikel: Une heure de grammaire pittoresque
Autor: Mercier, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-241419>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fait à Genève en faveur du dessin. Bien des lacunes ont été comblées, mais des progrès restent encore à réaliser. Au collège supérieur, le dessin artistique est enseigné jusqu'en II^e inclusivement dans les sections réelle et technique et jusqu'en I^e dans la section pédagogique. Les élèves de cette dernière section, pour la plupart anciens élèves de l'école professionnelle, ont déjà beaucoup dessiné quand ils entrent au collège supérieur. Le temps ne fait donc pas défaut. Il dépend de nos maîtres de dessin que l'enseignement de leur art soit moins imitatif, qu'il devienne encore plus rationnel et progressif, qu'il se généralise et s'élève encore davantage, mais la place d'un enseignement supérieur de dessin n'est pas à l'Université; elle est à l'Ecole des Beaux Arts. Notre enseignement primaire et secondaire du dessin mieux coordonné devra suffire amplement à ceux qui ne veulent pas devenir des spécialistes en cette branche.

En ce qui concerne la création de cours pour apprentis, réclamée dans les conclusions de la section II, M. le Président tient à faire remarquer qu'elle a été proposée avec rapport à l'appui, par notre société en 1896, et tout récemment encore par la Commission centrale des prud'hommes, sous la forme d'un avant projet de loi adressé au Conseil d'Etat, le 4 juillet dernier.

3^e M. Henri Mercier. — Une heure de grammaire pittoresque.

Sous ce titre, M. Henri Mercier entretient l'assemblée de quelques phénomènes de langage qui s'offrent journellement, dans l'expérience vulgaire à quiconque veut les noter. Non seulement les maîtres, mais les psychologues, les historiens et même les moralistes peuvent en tirer quelque profit.

Cette causerie a été constamment illustrée d'exemples empruntés au parler usuel, aux langues étrangères, à la littérature, au journalisme, aux catalogues de l'industrie et du commerce, aux devoirs d'écoliers. L'*euphémisme*, la *catachrèse*, l'*allitération*, les *méfais du langage* : tels sont les principaux sujets traités par notre collègue.

Résumons brièvement ce qui a été dit de l'*euphémisme* :

Dans la satire I, Boileau écrit :

« Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom;
J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon. »

La règle du satirique, pour louable qu'elle soit, se laisse bien difficilement appliquer dans la pratique des choses. La peur, la honte, la prudence, l'indulgence, la charité, l'hypocrisie, la fierté, l'ironie, la plaisanterie... : autant de sentiments, autant de circonstances qui empêchent les hommes d'employer le fameux « mot propre ». De toute antiquité on a juré par les dieux ou par Dieu. Mais l'acte suit de bien près la pensée ou la parole. Quand on parle du loup on en voit la queue. Dire le nom d'une puissance divine redoutable, c'est la faire surgir. Et c'est pourquoi il faut ruser ; il faut se servir d'euphémismes. L'euphémisme consiste à adoucir par l'expression ou par le tour ce que le mot propre pourrait avoir de choquant. Les Grecs nommaient les Furies les *Euménides*, c'est-à-dire les bienveillantes. En Allemagne, *Teufel* se transforme en Teuxel, Teixel, Deuker, Deiker et même Deutscher. Les Français n'ont pas scrupule de lancer des *morbleu ! corbleu ! pardienne ! cristi !* etc. — Suis-je fâché ? je m'écrie ironiquement ; « C'est du propre ! Quel joli temps ! Je vous trouve gentil ! Fiez-vous y ! » L'euphémisme déforme les mots : « Allez vous faire... photographier ! » Il se sert de locutions étrangères : *transpirieren* est plus distingué que *schwitzen*. Nous avons les w.-c. « Quel type ! » s'exclame par euphémisme le collégien. C'est prendre le genre pour désigner l'espèce désagréable. — La Rochefoucauld a dit : « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. » Aussi que d'euphémismes dans tous les idiomes, pour éviter ce terme fatal : mourir ! En italien on en compte près de deux cents ; le français n'est pas beaucoup moins riche. *Aller à son repos, fermer la paupière, décéder, trépasser, rendre l'âme...* et si l'on descend au parler familier ou à l'argot, *payer son boulanger, fermer son parapluie, casser sa pipe, remiser son omnibus...* Il y a des euphémismes pour cacher l'horreur du cadavre, du cimetière ; il en est qui atténuent ce que la folie, ce que la maladie peut présenter de pénible. Au moyen-âge, la *peste* se transformait en une *commère*, la *rage* devenait le *feu sacré*. Aujourd'hui, un tel n'est pas ivrogne, il *boit* simplement. *Monsieur de Paris*, c'est le bourreau. Qui a goûté de la prison est resté quelque temps à *l'ombre*. N'évoquez pas la silhouette déplaisante de la guillotine : parlez plutôt de la *veuve*, de la *mécanique*. Avec quelques euphémismes, on méprise les punitions et les châtiments. Si les écoliers genevois du bon vieux temps recevaient sur les doigts

des *châtaignes*, ceux d'à présent peuvent encore récolter des *prunes*, des mauvaises notes, s'entend. Ne jalousons pas les Allemands pour leur expression imagée *die Ohrfeige* (le soufflet sur la joue). Ne pouvons-nous pas leur opposer notre *giroflée à cinq feuilles*?

Qui croirait qu'à l'origine *poison* fut un euphémisme? Telle est pourtant la vérité. C'était le même mot que *potion*. Pareillement l'allemand *Gift* n'est primitivement qu'un cadeau. Il suffit de songer au verbe *geben* et au substantif *Mitgift*, la dot. Voulez-vous être diplomate? N'accusez point votre adversaire de mensonge, eût-il menti comme un charlatan. Il suffit de relever dans ses discours quelques *contre-vérités*. Dans sa comédie « *Minna de Barnhelm* », Lessing fait ainsi parler le chevalier Riccault de la Marlinière : « *Falsch spielen? Betrügen? Comment, Mademoiselle? Vous appelez cela betrügen? Corriger la fortune, l'enchaîner sous ses doigts, être sûr de son fait, dass nenn die Deutsch betrügen? Betrügen! O, was ist die deutsch Sprak für ein arm Sprak! für ein plump Sprak!* » On le voit, il ne convient pas d'abuser des euphémismes. A ce jeu-là, on risque de brouiller les notions du bien et du mal. C'est la morale à tirer de cette leçon de grammaire.

L'emploi abusif des mots (catachrèse); l'emploi et le rôle de l'allitération (répétition d'un même son) pour rehausser l'idée; l'influence de la rime sur la pensée; l'origine des images fausses, incohérentes ou ridicules, les moyens pédagogiques d'y remédier; d'une manière générale la tyrannie qu'exerce la lettre sur l'esprit, source d'innombrables erreurs et d'une foule de superstitions : tels sont les autres points que M. Mercier a mis en lumière selon la même méthode d'exemples perpétuels. Nous regrettons de ne pouvoir en donner l'analyse détaillée. Cette causerie nous a montré une fois de plus le danger qu'il y a à se payer de mots. Au-dessus du mot, mettons la pensée.

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant.
Le mot dévore, et rien ne résiste à sa dent.

(V. HUGO.)

C'est sur cette citation que notre érudit et spirituel collègue a terminé sa causerie, qui a été chaleureusement applaudie.